

# **Les InCaenDescentes : sens, genre et ville**

Rapport pour Démosthène, dans le cadre du diagnostic d'habitant·es sur la thématique "Les nouveaux usages du centre-ville de Caen"

## Propos introductifs

En cette période de confinement, le bruit des moteurs et le chahut de la foule ont laissé place à un silence religieux dans la ville. Analyser les sens mobilisés dans l'espace public est ici, particulièrement intéressant. Ainsi, une fois de plus l'espace public est propice aux réflexions et observations...

Tout d'abord nous souhaitons adresser nos remerciements à l'association Démosthène, qui a accueilli notre projet à bras ouverts et a su parfaitement nous intégrer au groupe de travail sur les nouveaux usages du centre-ville de Caen. Nous voulons en particulier adresser nos remerciements à Anne Dufournier et Anne-Marie Fixot, qui ont été présentes à chaque interrogation, pour nous apporter du contenu théorique très riche et stimulant et nous accompagner dans notre démarche. Nous remercions également l'ensemble des participants et participantes aux Samedis de la Presqu'île pour leur accueil bienveillant et chaleureux.

Toutes les cinq étudiantes à Sciences Po Rennes sur le campus de Caen, nous nous sommes formées en un collectif "les InCaendescents" en septembre 2019. Notre volonté commune était d'explorer la relation entre genre et espace public. Selon nous, la vie urbaine est le lieu même des échanges sociaux, culturels, politiques et générationnels puisqu'elle concentre la diversité au sein d'un espace. Cependant, l'espace public urbain n'est pas praticable, jouable, marchable par tous et toutes de la même manière. Les problématiques vécues dans les villes par des personnes invisibilisées, reléguées par leur classe sociale, leur couleur de peau, leur genre ou leur orientation sexuelle ; qu'elles concernent la mobilité, la participation, ou encore le plaisir dans la ville ; qu'elles soient individuelles, collectives, ou familiales ; qu'elles soient de l'ordre du ressenti ou objectivables ; sont plurielles et ne connaissent pas de frontières.

C'est à partir de ce constat que nous avons travaillé en collaboration avec l'association Démosthène. En effet Démosthène est un espace de débat et de citoyenneté autour des thématiques urbaines et sociales en adoptant une approche sensible et participative. Particulièrement, cette année la thématique était autour des sens et des nouveaux usages du centre ville. Ainsi nous nous sommes intégrées au groupe de réflexions tout en gardant le genre et l'espace public comme fil directeur de notre recherche. Ainsi nous vous présentons ci-dessous le compte-rendu de nos travaux initialement prévu lors de la restitution "*Les InCaendescents : Sens, Genre et Ville*" le samedi 4 Avril au Pavillon.

Bonne lecture !

Les InCaendescents

(Ninon Dorino , Zoë Le Roi, Cécile Masséaux, Nolwen Le Chevalier et Pauline Delautel)

# Sommaire

## **Partie 1 - “Nos sens dans la ville” : un condensé de nos observations urbaines**

- page 4
- Les perceptions sensorielles à Caen (tableau) - page 4
- Un résumé de nos observations - page 6
- Le transect urbain - page 13

## **Partie 2 - Genre et espace public : entretiens et apports théoriques**

- page 17
- Introduction - page 17
- Lexique - page 17
- Le lien entre sens, genre et ville - page 18
- L'identité de genre dans l'espace public - page 19
- Qu'en est-il du vécu des personnes racisées ? - page 22
- La ville est “mâle faite” - page 22
- La “charge mentale” dans l'espace public - page 24
- L'occupation de l'espace : entre malaise et volonté de réappropriation - page 25
- La différence entre le jour et la nuit - page 27
- Être seul e ou accompagné e - page 28
- Genre et mobilités - page 28
- Et à Caen ? - page 28

## **Partie 3 - Solutions et recommandations : vers une réappropriation de l'espace public (caennais) ?**

- page 30
- Ce qui est fait dans les autres villes - page 30
- Suggestions des personnes en entretien - page 31
- Ce qui existe à Caen :  
présentation d'initiatives inspirantes... - page 32

## **Présentation de l'atelier au LUX**

- page 38

## **Conclusion**

- page 39

## **Bibliographie**

- page 40

# PARTIE 1

## “Nos sens dans la ville” : un condensé de nos observations urbaines

### Les perceptions sensorielles à Caen

Ce tableau reprend l'ensemble de ce qui a été constaté en terme de perceptions sensorielles, que ce soit par nous-mêmes ou au travers des entretiens, sur le modèle de ce qui avait été fait lors de l'atelier de cartographie sur l'odorat dans la ville.

|      | Positives   | Négatives   | Neutres   |
|------|---|---|---|
| Ouïe | <ul style="list-style-type: none"><li>• Conversations des gens</li><li>• Bruits du marché</li><li>• Le bruit des oiseaux</li><li>• La musique qui provient des appartements</li></ul> | <ul style="list-style-type: none"><li>• Véhicules</li><li>• Foule</li><li>• « Raffut, bordel »</li><li>• Travaux (« il y en a partout »)</li><li>• Haussement de voix/ disputes des gens</li><li>• Sirènes de police</li><li>• Cris et pleurs</li><li>• La musique forte et “agressive” qui provient des enceintes des “jeunes”</li></ul> | <ul style="list-style-type: none"><li>• Clochers des églises</li><li>• « Ding ding » du tram</li><li>• Chants diffusés dans la rue lors de la période de Noël</li></ul> |

|  |  |   |   |
|--|--|---|---|
| <p>Vue<br/>(compris souvent comme ce que les gens visualisent en pensant à Caen)</p> | <ul style="list-style-type: none"> <li>• l'Orne</li> <li>• La rue Ecuyère</li> <li>• Le port</li> <li>• La place Saint Sauveur</li> <li>• La rue Froide et les devantures des boutiques</li> </ul> | <ul style="list-style-type: none"> <li>• Déchets à vue</li> <li>• La couleur grise</li> </ul>   | <ul style="list-style-type: none"> <li>• Eglises</li> <li>• Le Château</li> </ul> |
| <p>Odorat</p>  | <ul style="list-style-type: none"> <li>• Une odeur familière mais indescriptible (« l'odeur de chez moi »)</li> <li>• Odeurs de nourriture (boulangeries, restaurants)</li> </ul>                  | <ul style="list-style-type: none"> <li>• Odeurs de friture (fast-food)</li> <li>• Transpiration (transports en commun)</li> <li>• Urine (petites ruelles)</li> <li>• Pollution des pots d'échappement</li> <li>• Odeurs du port désagréables à proximité de l'Écluse</li> </ul> | <ul style="list-style-type: none"> <li>• Pluie sur le bitume</li> </ul>           |
| <p>Goût</p>  | <ul style="list-style-type: none"> <li>• Embuscade</li> <li>• Cuisine de différentes origines (ex : falafel)</li> <li>• Grignette</li> </ul>   |   |   |

|         |   |  |  |
|---------|---|--|--|
| Toucher | <ul style="list-style-type: none"> <li>• Vieux pavés</li> </ul> | <ul style="list-style-type: none"> <li>• Les inconnus qui bousculent, « te donnent un coup d'épaule alors qu'il y a de la place dans la rue »</li> <li>• Les gens qui se collent dans les transports en commun quand il y a beaucoup de monde</li> <li>• La proximité physique des gens dans les transports en font des lieux oppressants</li> </ul> | <ul style="list-style-type: none"> <li>• Bouton d'ouverture de la porte du tram</li> </ul> |
|---------|---|--|--|

## Journal d'observations

### JOURNAL DE ZOË

Zoë, 23 ans, connaît et pratique le centre-ville de Caen depuis longtemps. Après ses différentes participations aux ateliers de Démosthène, elle tente de mettre en pratique les méthodes d'observations de la ville à travers ses sens.

Les observations réalisées sont personnelles, subjectives et orientées vers la problématique du genre et de l'espace public. Elles représentent donc le point de vue d'une jeune femme, étudiante, qui travaille, sort, marche et flâne dans sa ville.

De ses observations objectives à ses pensées orientées par son statut, ses opinions, ses croyances et son mode de vie, voici un journal de ses observations réalisées le jour, la nuit, en semaine et le week-end durant plusieurs mois.

## Le port

Dans la journée le port est un lieu de rencontre, de promenade où il est agréable de marcher. Il y a de nombreux endroits où l'on peut s'asseoir, faire une "pause", observer, lire, manger ou bavarder. Il est très fréquenté le week-end, le dimanche, jour de marché.

## Observations

- L'euphorie et la violence : la nuit en week-end
- Le calme : la journée en semaine
- Le dynamisme : la journée le week-end (samedi : braderie / Le dimanche : jour de marché)
- L'inattendu : en se promenant sur le port (surtout la nuit), impossible de savoir sur qui/quoi on va "tomber"
- Marche rapide de nuit : sentiment d'insécurité + opération visuelle de contrôle
- Marche lente de jour : promenade agréable , odeurs de nourritures, lieu de rencontres, sourires et bavardages

## Récits d'expériences

- Lors d'un jour de marché, celui où j'ai commencé à réaliser le décompte des femmes dans les bars-cafés du port, j'ai pu relever des regards très insistants de la part des hommes, assis au bars-café. Notamment au Balto, bar tabac, où je n'ai pu observer qu'une seule femme à l'intérieur, cette femme étant la gérante ( à 4 reprises : 98 % d'hommes en moyenne le dimanche matin). Dans les autres bars-cafés : + d'hommes que de femmes le dimanche matin assis en terrasse.
- La nuit, plus d'hommes que de femmes en moyenne dans tous les bars de nuit du port : dans les "pubs" où l'odeur de transpiration est forte, où l'on boit de la bière il y a effectivement beaucoup plus d'hommes (O'DONNELL'S). Dans les bars à cocktails, plus décorés, moins odorants, on trouve autant de femmes que d'hommes (LES SARDINES). Dans les bars-restaurants les plus raffinés, tel que AU VERRE DIT VIN, on trouve plus de femmes que d'hommes en moyenne.

- Le dimanche, au port, un jour de marché, j'ai commencé à observer la densité de femmes présentes autour des étales. Autour de moi au stand fruits et légumes il y avait essentiellement des mères de famille qui jonglaient entre les courses et leurs enfants qui avaient tendance à s'éparpiller. Au contraire, les hommes présents étaient (plus) jeunes et seuls. Ils portaient uniquement un sac qui suffisait à contenir tous les achats. À l'inverse, les mères de famille présentes devaient pousser la poussette (qui servait également à contenir les courses et tiraient parfois un chariot à roulettes. Dans l'espace, j'ai remarqué qu'elles prenaient forcément plus de place et j'ai également été particulièrement marquée par les regards jugeants (parfois limite agressifs) des jeunes hommes qui regardaient les enfants jouer en criant/parlant fort.

### Place St Sauveur

Place centrale dans le centre-ville de Caen. Beaucoup d'évènements ont lieu sur cette place ( Marché de Noël, Marché du vendredi, Braderies...). Elle est très fréquentée de jour comme de nuit. Des aménagements ont été réalisés sur la place afin de pouvoir s'asseoir. De nombreuses personnes passe par cette place pour se promener, voir ce qu'il s'y passe, s'asseoir en terrasse...

### Observations

- Jour et nuit : toujours une place fréquentée
- Sentiment de sécurité
- Flânerie
- Sentiment de fête : lié aux évènements
- Place "centrale", "incontournable" quand on est dans le centre ville : sorte d'emblème, image familière et rassurante

### Récits d'expériences

- Place que je pratique quotidiennement entre domicile, école et travail. Jamais un sentiment d'insécurité

- Le vendredi, jour de marché, je trouve que la place change totalement de visage. Elle s'agrandit et devient une sorte de labyrinthe dans lequel il faut slalomer entre les stands et les étales. Les autres jours de la semaine (hors cadre des expositions temporaires qui peuvent être installées en été par exemple), je me figure cette place comme un bloc à traverser et comme la porte d'entrée dans le centre ville.

### Rue St Pierre

Rue centrale du centre ville. Elle est très fréquentée de jour comme de nuit. Lieu de passage ou d'arrêts dans les magasins mais peu d'aménagement pour s'arrêter et/ou faire une pause. Beaucoup de trajectoires quotidiennes.

### Observations

- Marche rapide de nuit : moins bonne visibilité, froid, personnes alcoolisées.
- Marche lente de jour : flânerie liée aux magasins, aux trajectoires de chacun·e.
- Tout le monde ne s'arrête pas : lieu de passage, zone qui relie différentes destinations.
- Bien éclairée la nuit.
- Beaucoup de bruits dans la rue à partir du jeudi.
- Dégradations la nuit / manifestations.
- Beaucoup de personnes alcoolisées la nuit.

### Récits d'expériences

- Marche rapide systématique dans cette rue.
- Passage quotidien domicile-école-travail.
- Bousculades le samedi.
- Plusieurs expériences de harcèlement de rue dans la rue Saint-Pierre, notamment dans le cadre de flâneries. Dans ce contexte, la fuite/l'échappatoire est relativement difficile à trouver car la rue apparaît comme un bloc et très peu de trajectoires de bifurcations sont disponibles.

## Rue Ecuyère

Continuité de la Rue St Pierre. Rue surnommée la “rue de la soif” car il n’y a pratiquement que des bars d’un côté de la rue. Rue très fréquentée à partir de 16h tous les jours, en particulier à partir du jeudi. Très difficile de réaliser un décompte, mais une mixité est toujours observable sur les différentes terrasses.

### Observations

- Hommes et femmes assis·es ont tendance à regarder les personnes qui marchent et passent dans la rue : sentiment de gêne pour la personne qui marche / sentiment de domination pour la personne qui regarde (et qui juge potentiellement).
- Tendance à baisser les yeux pour de nombreuses personnes.
- Regards de certains hommes très insistants.
- Regards de “jugement” de la part de certaines femmes.
- Indifférence de la part d’une majorité de personnes mais iels regardent quand même.
- Lieu de fête. Nombreuses personnes alcoolisées : cris, paroles fortes, comportements décomplexés.

### Récits d’expériences

- Dans mon imaginaire, la rue Ecuyère apparaît réellement comme un point de rendez-vous: relativement familier et rassurant lorsque j’évolue au sein d’un groupe.
- Lors de mes observations (à partir de la terrasse d’un bar), j’ai pu remarquer que les femmes traversent cette rue de manière beaucoup plus rapide que les hommes, en particulier lorsqu’elles sont seules. Plus précisément, elles choisissent globalement de parcourir la rue sur les côtés extérieurs (au plus près des terrasses des bars) et ne passent pas en plein milieu, contrairement aux hommes qui n’hésitent pas à séparer physiquement un groupe de femmes pour utiliser l’espace vraiment central de la rue.
-

## Rue Froide

Rue centrale du centre-ville. Beaucoup de passages le jour et ce tous les jours de la semaine. La nuit, il y a également beaucoup de passages.

### Observations

- Rue angoissante la nuit : lorsque l'on est seule et que l'on croise une seule personne ou que l'on entend des pas / voix.
- Petite ruelle perpendiculaire : angoissante.
- Rue très agréable le jour : odeurs de nourriture, magasins & flâneries.

### Récits d'expériences

- Impression d'être suivie la nuit lors d'un trajet travail -> domicile : petite ruelle sombre assez angoissante ( car personne d'autre dans la ruelle).
- Surprise par un homme qui arrive de la ruelle perpendiculaire.
- Les devantures des boutiques ont tendance à jouer un effet miroir (on se reflète dedans) qui peut être très stressant : l'impression de ne pas être seule dans la rue alors que personne d'autre n'y était.
- Au niveau des sons, la rue Froide a tendance à beaucoup résonner ce qui fait que chaque bruit (expérience personnelle : avoir shooter sans faire exprès dans un débris de verre) peut se retrouver démultiplier et rendre la rue angoissante.

## Presqu'île

Partie de la ville très fréquentée par les étudiant·es de l'ÉSAM, les personnes résidant·es dans le foyer à proximité ou les personnes travaillant sur la Presqu'île. Quartier

connu pour la présence de travailleurs et travailleuses du sexe durant la nuit. Lieux de stockage pour la ville de Caen. Beaucoup de terrains vagues et/ou de bâtiments perçus comme abandonnés.

### Observations

- Peu d'éclairage la nuit + réputation du lieu = angoissant.
- Nombreuses personnes qui se promènent le jour.
- Lieu de stockage pour la ville de Caen.
- Des hangars, habitats en désuétude, ruines.
- Présence de squats.
- Réputation négative du lieu , on dit que c'est "mal fréquenté" la nuit.
- Personnes marginalisées.

### Récits d'expériences

- Promenade pour prendre des photos le jour : marche lente , sentiment de sécurité.
- Personnes alcoolisées la nuit, avec peu d'éclairage et peu de passant·es, donne lieu à un sentiment d'insécurité.
- Disputes / cris / insultes.
- Espace vaste et horizon de vue parfois très large ce qui peut, de jour, être rassurant et agréable et, de nuit, apparaître comme stressant (notamment si on voit quelqu'un - un homme dont on ne voit pas bien le visage en particulier - arriver de loin).

## Le transect urbain

Ce concept désigne pour les géographes *“un dispositif de terrain ou la représentation d'un espace, le long d'un tracé linéaire et selon la dimension verticale, destiné à mettre en évidence une superposition, une succession spatiale ou des relations entre phénomènes”*. Il est donc un dispositif d'observation de la ville et une technique de représentation de celle-ci.

Il permet de mettre en évidence grâce à une coupe urbaine technique des parcours sensibles et des pratiques urbaines. Il met en évidence des ambiances et des enjeux, il peut devenir un lieu de débat où les différents acteurs de l'urbain se rencontrent et échangent.

Le transect se construit par la photo, la vidéo, l'enregistrement audio, le dessin, les récits, les opinions. L'objectif est de pouvoir incorporer les récits et la dimension atmosphérique de l'espace dans les représentations. Ceci permet de mettre en avant différentes pratiques, différentes représentations et différents vécus des lieux.

Nicolas Tixier, architecte, propose le dispositif de la “table longue” que nous avons prévu de réaliser sous forme d'atelier lors de notre journée de restitution. L'atelier consiste à amener le public à partager son vécu, ses usages des différents lieux choisis dans la ville de Caen à travers le partage de récits, de sens et d'observations personnelles.

Nous avons donc en tête de disposer de grandes feuilles blanches, de réaliser une coupe urbaine des lieux choisis dans la ville de Caen, de les disposer, à la suite le long d'un tracé linéaire représentant la ville. Le but étant de superposer un plan de la ville et des lieux, des photos des lieux et les observations réalisées en donnant une place centrale aux sens et aux émotions ressenties. Nos observations personnelles étant orientées vers des perspectives de genre, nous comptons annoter les photos d'observations personnelles liées à la problématique du genre. Une place centrale devait être dédiée aux récits, aux usages, aux anecdotes du public qui pratiquent ces lieux. Une partie secondaire était prévue afin d'intégrer les enjeux concernant les différents lieux. Nous avons choisis : le port, la place St Sauveur, la rue St Pierre, la rue Ecuyère, la rue Froide... Nous voulions prendre des photos des lieux choisis, de jour et de nuit, en semaine et le week-end, afin de les disposer sur la coupe urbaine et de faire voir les différents usages, atmosphères et rythmes des lieux. Le public est amené à participer, échanger, donner son opinion, inscrire des récits et des pratiques du lieu afin de nourrir notre analyse initiale dans le but de nourrir collectivement une représentation “complète” du lieu.

Recueillir les récits des lieux est un point central de l'analyse du lieu car ils sont nombreux, singuliers et permettent de mettre en évidence les échelles temporelles du lieu : passé, présent, futur. Cela nous renseigne sur les pratiques et les vécus du lieu et nous permet d'imaginer un quotidien urbain. Les moyens prévus pour représenter les lieux (dessins,

photos, enregistrements sonores ou récits) nous permettent d'énoncer les caractéristiques du site avec ses ambiances et ses pratiques révélant les éléments de son patrimoine ordinaire. Cela permet de mettre en évidence les représentations de chacun·e, de les mettre en débat, et de comprendre des enjeux.

L'atelier collaboratif prévu pour notre journée de restitution devait donner lieu à un moment de "synthèse générale" sur les observations, ressentis, usages et récits de chaque lieu choisis dans Caen. La conclusion de cet atelier se serait axé sur les enjeux futurs liés à chaque lieu, à l'intégration de la problématique du genre dans les décisions prises concernant le devenir et le vécu des lieux.

Exemple pour le quartier du port / Photos prises aux alentours de 19h le 12/03/2020







# PARTIE 2

## Genre et espace public : entretiens et apports théoriques

Nous avons synthétisé nos recherches et fait des liens entre ce que nous avons noté à travers nos **entretiens semi-directifs réalisés sur la thématique “genre et espace public”** (nous en avons réalisé une dizaine) et ce que nous avons pu lire chez différents auteures et dans divers articles. L'idée n'est bien évidemment pas de plaquer la théorie sur les propos des personnes que nous avons eues en entretien mais en lisant les synthèses des unes et des autres, des liens évidents se sont tissés avec nos lectures et c'est ce que nous allons transmettre ici.

### Lexique

Afin de clarifier certaines notions relatives au genre des personnes interrogées, voici un petit lexique reprenant quelques définitions.

Personne transgenre : personne qui a une identité de genre différente de celle qui lui a été assignée à sa naissance, en se basant uniquement sur ses caractéristiques sexuelles. On différencie donc l'**identité** de genre - celle qui correspond à comment la personne s'identifie - de l'assignation, pour désigner ce que le corps médical et la société aura admis comme acquis dès la naissance. On parlera d'une femme transgenre lorsqu'une personne a été assignée homme à la naissance mais s'identifie comme femme, et à l'inverse d'homme transgenre pour une personne assignée femme à la naissance mais s'identifiant comme homme. On évitera l'utilisation du terme « transexuel », qui est un terme pathologisant.

Non-binaire : Une personne non-binaire ne se sent ni homme ni femme, se sentant être « entre les deux », un mélange des deux et/ou aucun des deux. La non-binarité s'inscrit également dans le spectre de la transidentité.

Genderqueer : c'est l'équivalent anglais de non-binaire.

Queer : « terme-parapluie » servant à désigner les minorités sexuelles et de genre, sortant des carcans de l'hétérosexualité et de la cisidentité. Auparavant utilisée comme injure homophobe (signifiant littéralement « étrange », « bizarre », « tordu »), cette

expression est réappropriée par les militants américains du mouvement homosexuel au début des années 1990 qui lui attribuent une connotation positive.

Genderfluid : personne dont le genre est fluide, c'est-à-dire changeant en fonction des jours, des moments et des situations ; en fonction de cela, la personne pourra se sentir plutôt homme, plutôt femme ou neutre.

Lesbophobie : discrimination, attitude hostile envers les lesbiennes du fait de leur orientation sexuelle.

## **Le lien entre sens, genre et ville**

Un article sur les expériences des femmes bruxelloises questionne le sentiment d'insécurité des femmes dans la manière d'appréhender l'espace public. On souligne que l'on peut également l'appliquer aux minorités sexuelles et de genre, même quand les individus concernés ne s'identifient pas comme des femmes. C'est une étude qualitative menée auprès de femmes, qui cherche à comprendre ce qui suscite l'angoisse des citadines à travers leurs *perceptions sensorielles* des lieux et leurs interprétations. L'hypothèse initiale est qu'il existe une crainte de la violence masculine dans la manière de se représenter la ville ainsi qu'une domination de l'homme dans l'espace public. Les auteurs s'interrogent donc sur l'origine de la peur dans l'espace public.

L'expérience de la ville se fait d'abord par les sens. Les témoignages indiquent que les peurs des agressions sexuelles activent un imaginaire de la violence anonyme, noyé dans les masses urbaines. En effet, l'anonymat propre à la ville est source d'incertitude, celle-ci peut générer un sentiment de dangerosité et de vulnérabilité dans le regard des citadines. Les sens activent un imaginaire de la violence lié à des ambiances urbaines :

### **La vue.**

C'est le premier sens pour appréhender l'espace en mouvement. Pour les femmes « enquêtées », une opération de contrôle s'effectue afin de cerner visuellement l'identité de genre de la personne croisée dans la rue. L'angoisse peut augmenter en fonction du niveau de luminosité ou si on ne voit pas la personne croisée : par exemple, si la personne se situe derrière, qu'on ne la voit pas mais que l'on entend ses pas. Un bon éclairage urbain améliore le sentiment de sécurité car il permet une visualisation nette et une exposition de la personne qui marche.

### **L'ouïe.**

La sonorité contribue à former l'image de l'espace, elle représente un indice sur les situations rencontrées. Plusieurs femmes parmi celles enquêtées avouent analyser régulièrement si elles entendent des voix de femmes et/ou des voix d'hommes. Elles

reconnaissent également être rassurées lorsque une voix de femme se fait entendre. De même, un endroit “désert” où l’on entend rien augmente la crainte et/ou l’angoisse car il y a une hausse du sentiment de solitude et d’isolement en cas d’agression. L’exposition au danger est donc ressentie comme forte.

### **L’odorat.**

Les ambiances olfactives de la ville suscitent également des craintes : une ambiance sale avec des odeurs nauséabondes est décrite comme glauque et génère un sentiment d’insécurité. Les femmes sont plus vigilantes face aux auteurs présumés de ces nuisances ; celles-ci sont associées au délabrement des lieux et par déduction, au risque de personnes que l’on peut y rencontrer. *A contrario*, une ville propre et bien entretenue augmente le sentiment de sécurité.

Les perceptions sensorielles façonnent involontairement des images et des représentations qui alimentent l’angoisse des personnes vivant des discriminations de genre dans leur pratique de l’espace public. Cependant, elles ne sont pas les seules raisons de l’existence de cette angoisse. Il existe également une peur clairement genrée de l’homme qui peut prendre différentes formes : la peur de l’homme qui boit et devient imprévisible, la peur de l’homme énervé qui domine l’espace public, la peur de l’homme pervers qui regarde avec insistance... Tout cela nourrit la peur de la violence sexuelle et de l’agressivité physique.

## **L’identité de genre dans l’espace public**

Une des questions principales posée en entretien était : “est-ce que tu trouves que ton identité de genre (ou la façon dont tu es perçue par la société) influence ton vécu de l’espace public ?”

La plupart du temps, la réponse était oui. L’identité de genre ou la façon dont on est perçue socialement (qui peut différer pour certaines personnes, par exemple quelqu’un avec un physique perçu comme féminin qui s’identifie plutôt comme non-binaire) influence la manière de s’habiller, de se comporter, de marcher, de parler et toutes ces attitudes sont perçues comme pouvant influencer l’image que les gens ont de la personne ainsi que leurs réactions.

Ces propos renvoient aux “*techniques du corps*”, un concept défini par M. Mauss comme « les façons dont les [individus], société par société, d’une façon traditionnelle, savent se servir de leur corps ». Ainsi, nos mouvements, notre façon de marcher seraient le miroir inconscient de notre identité individuelle et collective. Il s’agit d’un processus inconscient

dans la mesure où cela se forge pendant la socialisation des individus. Or nous construisons notre identité de manière sexuée. Ainsi de manière plus générale, nos manières de faire et d'être répondent à des normes et codes sociaux construits socialement.

Des expériences sont vécues comme découlant du fait que l'on soit perçue comme une femme par la société. Par exemple, plusieurs anecdotes coïncident : une personne qui descend au même arrêt que vous pour pouvoir vous suivre, vous parler, voire vous demander "un bisou". Passer à côté d'hommes cisgenres est ressentie comme une source de malaise pour beaucoup : "*plein de mecs cis pas safe dans la rue*", "*je baisse les yeux, je ne veux pas les regarder*" ou au contraire "*j'avance la tête haute pour ne pas avoir l'air vulnérable*". Les interactions, déplacements et manières de faire répondent donc à des codes sociaux genrés. En ce qui concerne spécifiquement le vécu des espaces publics, la sécurité intervient systématiquement et peut-être repris par ces mots : "*Je ne peux pas dire que je m'y sens en insécurité... mais je ne m'y sens pas à l'aise non plus*". Une des participantes nous confiera "*je m'en veux*" en se reprochant son comportement quand elle croise des hommes. L'espace public nous interroge donc sur notre identité...qui sommes-nous dans l'espace public ? Il semblerait que beaucoup de femmes prennent l'identité de la discrétion avec pour but ne pas se faire remarquer.

Pour d'autres personnes, l'influence du genre ne semble pas être quelque chose de très marquant, mis à part les remarques émises par la famille ou les stéréotypes entendus tels que : "*si une femme se fait agresser, c'est parce qu'elle s'est habillée de façon provocante.*" Une formule est utilisée par une des participantes : "*si ça doit m'arriver, ça m'arrivera*", comme une sorte de fatalité à laquelle on ne pourrait pas échapper...

## **La transidentité dans l'espace public**

Les personnes transgenres sont souvent confrontées aux mêmes situations (harcèlement, malaise dans l'espace public...) que les femmes cisgenres. Mais il y a également des particularités dans le vécu des personnes transgenres que nous avons essayé de saisir au travers de quelques entretiens et ce, de façon bien entendue, **non exhaustive**.

## **En tant que personne *genderqueer***

Une des personnes interrogées définissait son identité de personne *genderqueer* comme le fait d'avoir des moments où elle se sent "*plus femme*" et des moments où elle se sent "*moins*" femme. Son attitude dans l'espace public va varier en fonction de ces moments. Donc par exemple, comme elle le dit, elle va avoir tendance à "*s'approprier le manspreading*" (qui est le fait plutôt masculin d'écarter les jambes et de prendre de la place dans l'espace public). Elle se tient plus droite quand elle se sent "*plus femme*". Pour elle, c'est important que sa

tenue vestimentaire s'adapte avec cette fluidité de genre car cela lui permet de se sentir plus assurée pour interagir avec son environnement.

### **Le vécu d'une femme transgenre**

La personne que j'ai eue en entretien est perçue physiquement comme une femme, mais selon ses propres mots, elle n'a pas encore fait sa "*transition vocale*" c'est-à-dire que sa voix est encore perçue comme masculine. Cela entraîne du **mégenrage**, c'est-à-dire dans son cas de se faire appeler "*monsieur*" alors que son identité de genre correspond plutôt à "*madame*". Il y a une "*tension sociale*" qui est liée à ces situations de mégenrage, en particulier quand elle parle, quand elle doit s'adresser à des vendeur·euse·s. Cela l'amène à ne pas se sentir à l'aise et à préférer se taire, ce qu'elle ne trouve pas normal. Les situations où elle se sentait le mieux dans l'espace public, c'était les moments où elle était avec ses ami·e·s et donc à l'aise, sans risque de mégenrage. Ces situations de mégenrage sont également présentes dans le vécu des hommes transgenres.

Même si ce n'était pas le cas de la personne interrogée, on peut également souligner que les violences transphobes, les agressions verbales ou physiques sont quelque chose de très présent dans l'espace public. 85 % des personnes transgenres sont victimes d'insultes, de menaces, de crachats voire d'agressions physiques. On peut également souligner que ces agressions découlent également de la *transmisogynie*, un concept introduit par Julia Serrano pour désigner l'intersection entre la transphobie et la misogynie et par conséquent, l'intensification de la misogynie dont sont victimes les femmes transgenres et vice versa.

### **Les remarques lesbophobes**

Une des participantes s'est faite insulter de "*sale gouine*" lorsqu'elle tenait la main d'une fille dans la rue Ecuycère. L'orientation sexuelle est elle aussi sujette aux discriminations. Sur la base d'une enquête menée en France entre 2010 et 2012 auprès de femmes ayant des rapports sexuels avec des femmes : 59 % ont subi des discriminations et violences au moins une fois au cours des deux dernières années. Et ces violences se sont principalement déroulées dans des lieux publics (45 %) (SOS Homophobie, 2015). Ces chiffres appuient la forme spécifique de discrimination que vivent les lesbiennes et permettent de mettre en lumière l'hétéronormativité de l'espace public.

On se permettra d'ajouter que les violences envers les hommes homosexuels sont également fortement présentes.

## Qu'en est-il du vécu des personnes racisées ?

Il nous tenait à coeur d'interroger la perception de personnes racisées. Sur les personnes interrogées, une en particulier avait un ressenti directement lié au fait d'être une personne noire. Par exemple, elle constate être la seule à se faire suivre par le vigile lorsqu'elle entre dans un magasin de cosmétiques alors qu'elle est avec d'autres amies blanches. Il s'agit selon elle d'un vécu qu'on ne peut pas nier. Un vécu qui est aussi intéressant à noter est celui de **la peur de ressembler à un cliché** et d'ajuster son attitude en fonction de cela : par exemple, si elle se dispute avec quelqu'un, elle ne va pas oser hausser la voix de peur de ressembler au stéréotype de "la femme noire en colère".

Une différence est aussi notée en fonction des villes : par exemple, pour une personne ayant vécu à Perpignan (une plus petite ville), le fait d'être racisée a beaucoup plus d'impact lié aux regards omniprésents et oppressants qu'à Caen. Pour d'autres encore, il y a la conscience d'être une minorité, surtout à Caen, puisque les populations racisées sont plutôt situées vers la gare ou en périphérie et pas vraiment dans le centre, contrairement à Paris où il y a beaucoup plus de mixité sur l'ensemble de la ville.

D'autres personnes interrogées ne semblent pas voir de lien particulier entre leur vécu de la ville et le fait d'être une personne racisée.

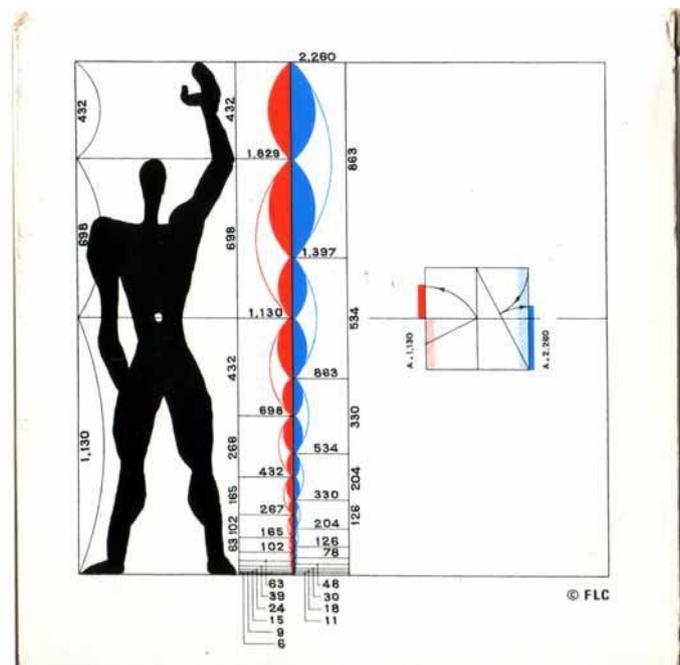
## La ville est "mâle faite"

Les recherches d'activistes féministes, notamment Clara Greed dans les années 1980, ont montré une certaine répartition genrée du travail : ainsi, les fonctions plutôt techniques et liées aux prises de décision sont plutôt occupées par des hommes. Cela se produit, non pas par manque d'ambition mais parce que souvent, les femmes sont freinées par certaines charges comme par exemple, le manque d'infrastructures adaptées pour celles qui ont des enfants et par un manque de reconnaissance de leurs compétences. Cela s'applique à la fonction d'urbaniste. Cette répartition peu hétérogène au niveau du genre finit par causer une invisibilisation de la population féminine ainsi qu'une non-considération de leurs problématiques dans les schémas d'aménagement.

Par exemple, lors d'un Grenelle des mobilités, des "experts" voulaient bannir l'usage de la voiture pour les trajets domicile-école pour des raisons écologiques, mais sans prendre en compte l'opinion des femmes, qui seront le plus souvent en charge d'appliquer et d'assumer ces décisions qui se font sans elles. Marie-Douce Albert, journaliste, met également en alerte sur la conception actuelle de la ville durable et ses incompatibilités avec les usages des femmes.

En intégrant la dimension du genre dans l'urbanisme, on met ainsi en lumière des inégalités structurelles qui existent déjà. Pour Lidewij Tummers, *“l'absence des femmes dans les métiers de l'urbanisme a des répercussions sur les décisions prises en matière d'aménagement urbain, car la perception de la ville s'en trouve biaisée”*. Un exemple flagrant est le Modulor, cette silhouette humaine standardisée servant à définir la structure et la taille des habitations pour le Corbusier : c'est une silhouette qui mesure 1m83, en pleine possession de ses capacités physiques et jouit de toutes les ressources nécessaires à sa libre circulation.

**LE MODULOR**  
**ESSAI**  
**SUR** LE CORBUSIER  
**UNE MESURE HARMONIQUE**  
**A**  
**L'ECHELLE HUMAINE**  
**APPLICABLE**  
**UNIVERSELLEMENT**  
**A**  
**L'ARCHITECTURE**  
**ET A**  
**LA MÉCANIQUE**



*Représentation du Modulor dans l'ouvrage de Le Corbusier*

Ces considérations urbanistiques sont excluantes pour les femmes par deux aspects : la taille de la personne et le fait que les femmes soient souvent en charge d'une personne dépendante comme une vieille personne ou un enfant. Il n'y a pas non plus de considération pour les personnes handicapées. La conception de l'urbanisme est basée sur l'idée d'un individu neutre, *“la ville est faite par et pour les hommes”*, elle est *“androcentrique”* et produit des normes spatiales selon ce biais. Or, cette neutralité n'existe pas.

Il est également intéressant de se pencher sur la répartition du budget dans les collectivités. Une grande partie du budget est consacrée à des infrastructures qui sont socialement genrées au masculin comme par exemple des terrains de foot. Dans une étude sur les loisirs à Bordeaux, les  $\frac{2}{3}$  des activités mises en place par les pouvoirs publics sont destinées aux garçons. Quand on s'intéresse à d'autres villes en Europe, on trouve des chiffres équivalents. Cette exclusion spatiale commence dès la cour de récréation où l'on octroie une place plus importante aux activités des garçons. La division sexuée du loisir des jeunes impacte la manière d'utiliser la ville par la suite en tant que femmes ou hommes. Ainsi, Edith Maruéjols dans sa thèse *“Mixité, égalité et genre dans les espaces*

du loisir des jeunes” montre qu’ *“à partir de l’adolescence, on identifie les lieux et espaces comme spécifiquement masculins ou féminins (rarement mixtes). On apprend aux garçons à investir l’espace public, les filles, quant à elles, sont « reléguées » à l’espace privé et une majorité d’entre elles décroche de l’espace public.”* Elle rajoute dans un entretien pour l’Observatoire du desing urbain : *“On institutionnalise la présence masculine en construisant massivement des équipements à symbolique masculine et à forte fréquentation des garçons et des hommes. Or ce faisant, on instaure une inégale valeur (équipement masculin plus présent), une inégale redistribution (argent public en direction majoritaire de la pratique masculine) et un inégal accès (les filles et femmes, de fait, ont moins de lieux de pratiques)”*.

## La “charge mentale” dans l’espace public

La **“charge mentale”** est initialement un concept utilisé pour parler du fait que ce soit les femmes qui doivent prendre en charge, non seulement le fait de faire les tâches ménagères dans l’espace domestique, mais aussi d’y penser. Une des personnes interrogées a choisi de l’appliquer à son vécu dans l’espace public. Pourquoi ?

La plupart des personnes interrogées se sentent le devoir de faire plus attention à leur attitude en raison de leur assignation de genre ou de comment elles sont perçues par la société. Cela passe par différentes choses en fonction des personnes :

- Un effort pour effacer certaines tendances naturelles à rêvasser, à la flânerie parce que cela “inciterait” à des attitudes telles que le harcèlement de rue, les remarques sexualisantes... On remarque ici que la “charge mentale” pèse sur les personnes harcelées, comme si c’était à elles de faire attention alors que les personnes qui harcèlent ne se remettent jamais en question. Une des personnes interrogées a décrit l’attitude des hommes cisgenres qu’elle a fréquenté pendant des années et de leur insouciance dans l’espace public, je cite : *“quelle tranquillité, quelle sensation d’impunité, ça fait rêver”*. Il y a le constat fait qu’en évoluant en tant qu’assignée femme dans l’espace public, on est perpétuellement ramené·e à cette assignation et qu’on se voit contraint·e d’adapter son comportement, ce que les hommes cisgenres n’ont pas eu à faire.
- Une réflexion par rapport à la manière de s’habiller : le fait d’hésiter à mettre une débardeur en été parce que celui-ci pourrait être vu “comme une invitation” a été évoqué.
- Une femme confie que ses choix vestimentaires, notamment à l’arrivée des beaux jours, sont mûrement réfléchis si elle doit sortir dans un endroit qui ne lui est pas familier (en dehors de son trajet domicile-étude notamment). Depuis quelques mois, elle a arrêté de s’épiler et redoute les sorties en short et débardeur pendant

l'été. *“Dans mon quartier ça va, mais en dehors, par exemple sur le port, j'ai peur d'avoir des remarques ou des insultes de la part d'hommes”*.

A l'inverse, l'absence de charge mentale consiste à sentir que l'on peut être libre de s'habiller et d'agir comme on le souhaite dans un lieu public.

## **L'occupation de l'espace : entre malaise et volonté de réappropriation**

### **Un accès à l'espace public non pacifié pour les femmes...**

La répartition genrée traditionnelle amène les femmes aux tâches domestiques et familiales, aux activités d'intérieur, contrairement aux hommes qui sont plus tournés vers le “monde extérieur”. Ainsi, structurellement, l'espace public serait un espace “réservé” aux hommes.

Les femmes subissent un « rappel à l'ordre sexué » dans l'espace public par des remarques sexistes, harcèlements sexuels, principalement de nuit mais pas seulement. Selon une enquête INED, plus de 50% des femmes ont été confrontées à de la violence dans l'espace public (Haut Conseil à l'égalité, 2015). Les femmes n'ont donc pas un accès pacifié à l'espace public ; la **pacification urbaine** étant quand on est non seulement autorisé·e à accéder à un espace mais surtout quand on s'y sent **bienvenu·e, légitime et suffisamment en sécurité** pour le faire.

L'exemple du banc public en est emblématique : il est mis à disposition dans les lieux publics pour s'asseoir, il pourrait en théorie bénéficier en premier lieu aux femmes, surreprésentées parmi les personnes âgées ainsi qu'aux femmes accompagnant souvent des enfants ou des personnes âgées. Mais il peut être aussi problématique dans son usage, en particulier de nuit, car il est souvent utilisé par des jeunes hommes groupés qui peuvent susciter un sentiment de peur pour les femmes circulant à proximité (Corinne Luxembourg).

### **... qui explique un malaise vis-à-vis de l'espace public...**

Du sifflement à la remarque, les personnes interrogées ont presque toutes ressenti la peur “d'une mauvaise rencontre” et encore plus quand il s'agit de sorties nocturnes. Le *“Prévient moi quand tu es rentrée”* est presque devenu un réflexe quand il s'agit d'une femme qui rentre

chez elle. Une femme interrogée décrit l'expérience d'être "*relativement régulièrement*" victime de harcèlement de rue. "*En fin de journée, j'ai déjà été suivie et interpellée rue Saint-Pierre. Cela me gêne car je ne sais pas vraiment comment réagir (...) J'essaie de ne pas culpabiliser en me disant que ce n'est pas de ma faute mais dans la réalité, je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est un peu de ma faute*" (ce qui fait écho à notre notion de "charge mentale"). Durant la discussion, elle explique qu'elle a parfois du mal à se rendre compte à quel point l'espace public urbain est réservé aux hommes. Selon elle, le harcèlement de rue est la preuve la plus flagrante de cette mainmise des hommes sur le centre ville.

« *Je n'ai pas l'impression d'avoir occupé l'espace public* », « *je ne connais pas d'espace où je peux me poser* ». L'espace public est davantage utilisé comme un espace de passage pour les femmes. Mais c'est aussi paradoxalement un espace de visibilité, où elles sont soumises au regard des autres. L'une définit l'espace public comme un lieu de « rencontre avec les autres » et explique comme elle choisit par exemple les quartiers ou sorties en fonction de qui se trouve dans cet espace public. Une jeune femme interrogée m'explique par ailleurs qu'elle ne prend jamais le temps de s'asseoir sur un banc public : "*quand je sors dans la rue, c'est pour aller quelque part, je n'ai pas le temps de me poser*". En discutant un peu plus, elle développe "*en plus, j'ai toujours peur qu'un homme vienne me parler alors que je suis assise toute seule tranquillement. Ça nous arrive souvent quand je suis avec mes copines, les hommes prennent ça pour une invitation à venir nous draguer*".

### **... et une tendance à la volonté de réappropriation de l'espace public.**

Des personnes interrogées ont expliqué souhaiter se réapproprier l'espace public et ne plus être dans une dynamique de peur. Cela consiste à repérer et à déjouer les mécanismes intégrés, les "*vieux réflexes*" tels que baisser les yeux quand on croise une personne ou un groupe perçu comme potentiellement dangereux ou encore ne plus systématiquement s'écarter. Cela donne lieu à des situations cocasses comme le fait de "*se faire rentrer dedans*" par un homme cisgenre parce qu'aucun des deux n'a voulu s'écarter. Une autre personne confie que, depuis qu'elle a pris conscience de sa posture qu'elle nomme "*d'évitement des hommes*" dans l'espace public, elle essaye chaque jour de ne pas s'écarter lorsque, par exemple, un trottoir n'est pas assez grand pour deux personnes et qu'elle croise un homme cisgenre. Elle le décrit ainsi : "*plus d'une fois je me suis faite rentrer dedans par un homme. Des fois ça fait vraiment mal mais j'essaie de continuer ma route coûte que coûte. Des fois, la tête qu'ils font est vraiment hilarante car ils ne s'attendent vraiment pas à ce que je ne bouge pas pour leur laisser la place. C'est vraiment intéressant à observer*".

En sociologie, on parle de réflexivité pour désigner le fait que les individu·e·s ne soient pas toujours passif·ve·s face aux normes sociales. Ainsi pour contrer ces mécanismes, les

individus s'entreprennent un difficile travail de déconstruction pour en avoir conscience et les comprendre.

Enfin, on constate que *“la peur de la ville est moins importante que le plaisir de faire la fête”*. Comme le souligne Y. Raibaud, il y a d'un côté les secteurs à risque, “repoussoirs”, de l'autre les territoires de fréquentation attractifs. C'est ce que l'on constate à travers les entretiens : malgré les craintes et les stratégies d'évitement, cela n'empêche bien heureusement pas la fréquentation de l'espace public comme lieu de sortie, de loisir, etc.

## La différence entre le jour et la nuit

Une différence est clairement constatée par toutes les personnes interrogées pendant les entretiens. La nuit est considérée, sans surprise, comme plus propice aux dangers, aux agressions. Une femme cisgenre interrogée explique : *“Quand je suis en soirée et qu'une copine décide de rentrer toute seule à pieds, j'ai toujours peur pour elle. Dans mon groupe d'amies, on essaye de s'organiser au maximum pour se raccompagner les unes chez les autres voire pour s'inviter dormir afin qu'aucune d'entre nous n'ait à traverser la ville seule. Quand une copine doit quand même partir toute seule, je m'assure tout au long du trajet qu'elle va bien et qu'elle est bien rentrée chez elle”*.

Lorsque la personne est quand même seule, des stratégies sont utilisées comme chercher des *“alliés”* (personnes qui pourraient potentiellement défendre ou aider en cas de problème), observer les trajectoires des hommes par rapport à la leur. Malgré l'envie de ne plus se censurer pour une personne interrogée, rester sur ses gardes reste de mise lorsque survient la nuit. Le harcèlement est plus fréquent, le fait de se faire toucher, appeler “bébé”, exiger son numéro, etc.

Il y a aussi un ressenti comme quoi il y aurait plus de “permissivité” la nuit, notamment de la part des policiers. Une anecdote m'a été racontée à propos de policiers qui avaient renversé quelqu'un à vélo la nuit et qu'il s'agissait d'un homme racisé. La personne témoin de cet acte relie cela au fait que la nuit, *“les gens n'avaient plus de limites”*.

Une attention plus prononcée est portée durant la nuit : garder son verre son surveillance lors de sorties dans les bars, chercher des moyens pour raccourcir le temps passé seul·e dans les rues ou éviter de prendre le bus avec des personnes alcoolisées, que l'on ne croise pas nécessairement le jour (ex : commander un UBER). Y. Raibaud décrit une certaine **“intériorisation de cartes mentales”** pour éviter les zones anxiogènes”, pour décrire la tendance à calculer son trajet. Le géographe Guy Di Méo parle aussi de **“murs invisibles”** que les femmes contournent de façon automatique, après avoir incorporé les limites de “zones interdites” de l'espace public.

L'influence de l'entourage est aussi important, les proches (surtout les parents) peuvent faire des remarques, émettre des inquiétudes : *“ma mère me dit de faire attention”*, ou encore le père d'une des personnes interrogées lui disait de faire attention, de ne pas sortir à partir d'une certaine heure. Une personne affirme faire attention à ne pas porter de vêtements trop *“aguicheurs”* la nuit.

Même chez une personne chez qui le genre ne semblait pas être d'une grande influence sur sa perception de l'espace public, le fait d'avoir peur de se faire agresser la nuit est évoquée, surtout dans les lieux sans trafic. Des tactiques et attitudes sont adoptées : éviter des quartiers comme la gare, faire plus attention quand on est seul·e ou si on sent une présence derrière soi, vérifier que sa porte d'immeuble est bien fermée.

## Être seul·e ou accompagné·e

Les activités sont différentes si la personne est seule (faire des courses, du shopping) ou accompagnée (aller dans des lieux de sociabilité comme les bars situés rue Ecuycère, sur le port, etc.). De manière générale, le fait d'être accompagné·e permet de se sentir plus serein·e. Être à deux permet de rejeter plus facilement les personnes qui viennent les aborder (en prétendant qu'elles sont en couple, par exemple) ; une des personnes remarque aussi qu'en étant accompagnée d'un homme, personne ne vient la draguer ou la toucher. Une femme interrogée explique, quant à elle, que son comportement change complètement selon qu'elle soit seule ou accompagnée: *“Quand je suis en groupe, je ne fais pas aussi attention que quand je suis toute seule. J'ai beaucoup moins peur. Je me suis déjà faite arrêter par un homme alors que j'étais avec mes copines mais pas à Caen”*.

## Et à Caen ?

### Quels endroits suscitent des sensations positives ?

- Les lieux de *“nature”*, calmes : le Jardin des plantes, la zone située vers l'Hippodrome, la verdure proche du château, la Colline aux Oiseaux.
- Les lieux de sociabilisation : les restaurants, l'Aqueerium (bar associatif queer et féministe de Caen : c'est souvent la seule raison de déplacement vers le centre-ville pour certaines personnes vivant en périphérie), la rue Ecuycère, le vieux port.
- La Bibliothèque Alexis de Tocqueville.

## **Au contraire, des sensations négatives ?**

- La gare est souvent considérée comme un endroit à éviter : une personne qui habite derrière la gare dit éviter d'aller dans ce quartier à part quand elle n'a pas le choix, à cause de l'ambiance : les problèmes de voisinage, les bagarres, les cris. Elle ne se sent pas en sécurité, elle est interpellée par des groupes à côté desquels elle passe alors qu'elle n'en a pas envie et qu'elle ne les connaît pas. Une autre personne a déclaré avoir été victime d'une tentative d'agression, au sous-sol de la gare, là où l'on passe d'un quai à un autre.
- La rue Écuyère : y passer est souvent synonyme de se faire regarder, avec une intention du regard, celle qui objective comme si on était "*plus une personne*".

# PARTIE 3

## Solutions et recommandations : vers une réappropriation de l'espace public (caennais) ?

### Ce qui est fait dans les autres villes

Quelques villes en France ou en Europe sont assez engagées dans la lutte contre les discriminations genrées à l'oeuvre dans l'espace public. Par exemple, la Ville de Rennes a oeuvré à la création d'un comité consultatif égalité femmes/hommes, a mis en place un affichage public de sensibilisation contre le harcèlement sexuel, et organise des sorties sportives en non-mixité afin d'encourager les filles à faire du sport.

A échelle nationale, des marches nommées “marches exploratoires” ou “marches participatives” ont été organisées en 2014 lors de la Journée internationale des marches exploratoires dans les quartiers prioritaires de 12 villes (Amiens, Bordeaux, Vannes, Avignon...). Il s'agit d'organiser des marches avec les usagères pour visiter les gares, les stations, les infrastructures de la ville afin d'identifier les aménagements insécurisants ou pouvant être améliorés. Cela a aussi permis de réinvestir les espaces publics la plupart du temps investis par les hommes, aborder les problèmes qu'elles rencontrent. Iels ont constaté beaucoup de cafés fréquentés uniquement par des hommes et que des femmes n'osent pas y aller. Ces marches ont permis de constituer un groupe de femmes qui va pouvoir formuler des critiques et poser un diagnostic sur l'espace public local. Elles ont donné lieu à des recommandations aux différentes mairies qui les ont suivies ou non, en fonction des moyens alloués.

A Vienne, il y a même eu l'ouverture d'un département de « Gender mainstreaming », ce qui signifie qu'il y a une approche intégrée de la dimension de genre : l'objectif est de renforcer l'égalité femmes/hommes dans tous les domaines de la société en intégrant la dimension du genre dans les politiques publiques. Un travail est notamment fait sur les lieux angoissants, avec un programme baptisé « La ville pour toutes » (*Fair shared city*).

D'autres recommandations plus générales seraient de :

- Produire des données genrées, afin de mieux cerner les problématiques vécues liées au genre.

- Non seulement encourager la participation (urbanisme démocratique) mais aussi considérer la question du genre au coeur-même du contenu des programmes d'urbanisme.
- Penser au mobilier urbain connecté qui pourrait proposer de nouveaux dispositifs d'alerte en cas de harcèlement de rue.
- Penser à l'emplacement du mobilier urbain, qui ne doit pas gêner la visibilité.

On peut enfin citer Edith Maruéjols qui, à travers son bureau d'études (l'ARObE : Atelier Recherche Observatoire Égalité), accompagne des collectivités et préconise trois axes pour instaurer l'égalité de genre dans les espaces publics :

- Favoriser le multi-usage. Il s'agit ici de penser la modularité de l'espace. La ville doit pouvoir s'adapter à différents usages et besoins. Dans ce sens, il faudrait que l'on neutralise les espaces, nous dit-elle "en arrêtant de les qualifier et les légitimer homme ou femme".
- Penser l'aménagement. Les expertises sont présentes, il s'agit désormais de redéfinir notre projet de société. Elle insiste ici sur l'importance de la coopération et des échanges dans les innovations urbaines et sociales.
- Relégitimer la présence de femmes dans l'espace public. Une des stratégies mise en avant serait l'envahissement de l'espace public pour favoriser la mixité.

Ces diverses initiatives et considérations pourraient être une source d'inspiration pour les pouvoirs publics caennais, avec la mise en oeuvre d'actions accompagnées de réels moyens.

## **Recommandations faites par les personnes en entretien**

La plupart du temps, le constat est fait que les problèmes vécus dans l'espace public n'étaient pas liés spécifiquement à la ville de Caen. Si l'on souhaite un changement dans la domination de l'espace public, ce n'est pas seulement au niveau de l'aménagement, cela demande des changements plus systémiques, de mentalité. En premier lieu un déconditionnement collectif, une inversion de la culpabilité portée sur les femmes et sensibiliser à la solidarité citoyenne pour lutter contre l'inaction face aux comportements de harcèlement.

Faire de la sensibilisation dans les lieux fréquentés par un public large est évoqué : la Bibliothèque Alexis de Tocqueville en est un bon exemple avec des panneaux qui rappellent des règles de savoir-vivre telles que ne pas toucher les gens sans leur consentement, ne pas les fixer. Cela fait sentir qu'on sera soutenu par le personnel si jamais un de ces événements nous arrivait. Il faudrait aussi le faire dans "les lieux pratiqués en majorité par des hommes cisgenres", des « lieux de sociabilité et d'alcool », pour faire comprendre que les remarques adressées ne sont pas prises pour des compliments par exemple.

En plus de faire de la sensibilisation, il s'agirait aussi d'instaurer des systèmes de surveillance et de protection dans les transports en commun, surtout en fin de semaine, quand les personnes sont les plus alcoolisées (l'alcool est considéré comme un facteur aggravant des « mauvais » comportements). Dans l'idéal, même si la difficulté liée au potentiel coût de cette mesure est évoquée, il s'agirait d'avoir un agent qui serait chargé de la sécurité dans les trams, qui pourrait intervenir en cas d'embrouille, de bagarre ou si quelqu'un gêne le chauffeur. Si il/elle remarque un comportement problématique comme quelqu'un de trop insistant dans ses regards ou dans ses actions, il s'agirait d'aller voir la personne qui « subit » ces comportements et de lui demander si elle a besoin d'aide, si elle connaît l'autre personne, etc. Selon le rapport du Haut Conseil à l'égalité de 2015, toutes les utilisatrices de transports en commun ont déjà été victimes une fois dans leur vie de harcèlement sexiste ou agressions sexuelles.

Autre solution évoquée : l'ouverture d'un centre d'accueil ouvert en continu pour recueillir les personnes victimes d'agression, en imaginant la présence d'une psychologue en charge de donner un réconfort momentané à la personne et de la préparer éventuellement à une plainte si elle le souhaite.

## **Ce qui existe à Caen : présentation de différentes initiatives inspirantes...**

Caen est une ville au tissu associatif riche et les initiatives féministes fleurissent, en particulier ces dernières années. Nous avons choisi de présenter ici deux de ces initiatives que nous avons trouvé intéressantes.

### **Le collectif Caen à Elles.**

Lors de la préparation à notre supposée restitution du 4 avril, nous avons prévu d'inviter deux membres du collectif Caen à Elles, Camille et Paulin, afin de nous présenter leur projet. En lieu et place de leur présence physique, elles ont gentiment accepté de nous

fournir une présentation écrite que nous vous transmettons ici.

### **Qu'est ce que le projet Caen à Elles ?**

Caen à ELLES c'est un projet "urbano-féministe". Nous sommes une association réunissant 12 personnes et souhaitons, avec la validation de la municipalité de Caen, apposer des plaques de noms de rue dans le centre de la ville.

Ces plaques mettront en lumière 50 femmes (cisgenres, transgenres, intersexes, et/ou "racisées") ayant marqué directement ou non l'histoire locale normande. Elles seront posées à côté de celles existant déjà, de couleur violette (symbole des luttes féministes). Les plaques seront fabriquées en partenariat avec le FabLab du Dôme de Caen.

Dans l'idéal et si elles sont maintenues en septembre prochain, nous aimerions inaugurer les plaques lors des Journées du Matrimoine, faire des visites guidées pour expliquer la vie des personnes qu'on a choisies, et organiser une exposition pour montrer au public l'ensemble des documents d'archives qu'on aura rassemblé (interviews, documentaires, photographies, ...). L'Office du Tourisme s'est proposé pour réaliser sur son site internet une carte interactive qui répertoriera nos plaques, en y insérant des informations biographiques et des illustrations.

En plus d'être un acte de réappropriation de l'espace public par et pour les femmes, il s'agit aussi par le biais de Caen à ELLES de réécrire une histoire qui les a oubliées et parfois effacées. D'enrichir notre héritage culturel en le regardant autrement que par le prisme du patriarcat.

### **Quelle a été la genèse du projet ?**

Tout est parti d'un séjour à Genève l'été dernier, où les rues du centre sont doublées et font figurer des femmes suisses. C'est le collectif L'Escouade qui a monté le projet 100Elles\*, et apposé 100 plaques avec le soutien de la municipalité. Notre idée est partie de là.

En France, la moyenne nationale est d'environ 7% de plaques portant des noms de femmes. Mais le chiffre est peu précis. Ce qu'on retrouve partout par contre, c'est une écrasante sous-représentation des femmes. À Caen, les plaques portant des noms de femmes représentent 2,4% de la totalité des noms de rue (6% des plaques portant le nom d'une personne).

24 plaques sur 1079, dans des quartiers excentrés, pavillonnaires. On est loin de la visibilité de la rue piétonne centrale, la rue Saint-Pierre.

## **Le choix des personnes mise à l'honneur**

Le premier critère sur lequel on ne déroge pas c'est le lien (direct ou non) avec la Normandie. Ensuite on essaie de ne pas sur-représenter un domaine par rapport aux autres. Parfois ça nous oblige à vraiment fouiner pendant des semaines. Le problème étant que les femmes ayant accompli des choses ont existé, mais parfois l'histoire en a effacé la trace. Par exemple il n'a pas été évident d'avoir connaissance d'une personne transgenre ayant vécu en Normandie. Finalement nous sommes "tombés" sur Olivia Ovida Delect, une poétesse (1926-1996) qui a aussi écrit sur sa transition, et sur qui Françoise Romand a fait un documentaire intitulé *Appelez-moi Madame* (1986).

Au final nous sommes confrontés à beaucoup de questionnements plus profonds que le simple choix d'un nom. Nous tentons de ne pas reproduire les erreurs qui ont parfois été faites avant nous. Tout ce bouillonnement collectif est incroyablement enrichissant.

## **Quelques exemples de noms**

L'avantage dans notre projet Caen à ELLES est que l'on peut s'autoriser à choisir des figures plus contemporaines que celles qui figurent sur les plaques de rue actuelles. Florence Aubenas, pour son livre *Le quai de Ouistreham* qui raconte son immersion dans le monde du travail précaire en tant que femme de ménage sur un ferry, fera par exemple partie des personnes sélectionnées. Marguerite Vacher également (1921-2009), qui a photographié Caen lors de la reconstruction après-guerre, et que peu de gens connaissent.

Pour les femmes choisies ayant vécu avant le XXI<sup>e</sup> siècle, beaucoup sont des pionnières et ont ouvert la voie aux générations qui ont suivi : Charlotte Béquignon-Lagarde (1900-1993) fut la première femme à accéder à la magistrature. Madeleine Deries (1895-1924) la première à accéder au titre de Docteur ès en lettres à la Sorbonne.

Le reste, nous l'espérons, vous sera dévoilé le 19 septembre (début des Journées du Matrimoine).



Charlotte Béquignon Lagarde (en haut)



Ovida Delect (à droite)



Marguerite Vacher (à gauche)

## **Le collectif Soeurcières.**

Les Soeurcières se décrivent comme “un collectif féministe inclusif à Caen.”, “créé en 2019, de personnes de tout âge réunies autour d'une même cause”. Elles ont notamment organisé une action qui a permis de visibiliser les violences sexuelles dans l'espace public, lors d'un évènement ayant eu lieu le 11 janvier 2020 et relayé nationalement.

Elles sont parties du constat que « tu étais habillée comment ? » est la première question posée à une femme après des violences sexuelles. Elles ont recueilli de nombreux témoignages de victimes de viols ou d'agressions sexuelles ainsi que la description de leurs vêtements au moment du drame.



À travers cette action forte, elles ont voulu démontrer que ce n'est jamais la faute de la victime, que les viols et agressions sexuelles sont commis sur des filles et femmes habillées



de multiples façons, dans des circonstances différentes, à tous les âges et que le seul fautif c'est le violeur. Les vêtements n'y sont pour rien, les préjugés doivent cesser ainsi que le rejet constant de la faute sur les victimes.

Les personnes du collectif portaient des pancartes résumant l'histoire de la personne qui a été violée ou agressée et les passant·es étaient aussi invité·es à le faire.



## Présentation de l'atelier au LUX

*Un de nos travaux entrant dans le cadre du projet était d'organiser des ateliers auprès d'enfants autour de la ville imaginaire. Nous avions prévu d'en diffuser le court-métrage reprenant le cours de ces ateliers, ce qui n'a malheureusement pas été possible au vu des circonstances.*

Si la thématique du genre s'est placée au centre de nos travaux sur l'espace public, ses usages et ses représentations, il nous est apparu important de l'étendre à d'autres groupes sociaux éloignés voire délaissés dans leur capacité à prendre part à l'espace urbain : les enfants.

L'espace public, pensé par et pour les adultes, en fait un territoire hostile pour eux. Hormis les parcs et les aires de jeux, il n'est qu'un lieu de passage réglé par des logiques de circulation et de sécurité.

La ville est alors devenue non-ville, ou encore anti-ville, elle est hostile et dangereuse pour ce groupe social en position de vulnérabilité. Entre autres, les voitures, le mobilier urbain, le manque d'hygiène empêche les enfants d'en faire leur terrain de jeu. De surcroît, l'espace urbain ne leur offre presque aucun stimuli : il manque de couleurs, de poésie, d'odeurs agréables, de lieux d'expression pour exalter leurs cinq sens.

Ces échecs et ces manques de la ville auprès des enfants nous ont donné l'envie d'aller leur demander d'en faire un récit. Un récit visuel, sous la forme d'un court-métrage d'animation, réalisé durant quelques jours au cinéma LUX avec 4 enfants de 7 à 13 ans. Chacun e devait dessiner une ville imaginaire, utopique ou non, et la rendre vivante au gré de rencontres entre des personnages. Si le temps donné n'a pas été suffisant pour creuser ces questions en profondeur, l'atelier a donné libre court à des représentations urbaines d'enfants. Ainsi, la pollution (autant sonore que olfactive), les transports (notamment la voiture et le vélo) et les infrastructures (école, hôpital) ont été cités presque à chaque ville imaginaire. De même, la nature avait souvent une grande place dans les dessins, comme pour combler un manque de la ville réelle. Enfin, le choix de couleurs peu présentes dans l'espace urbain souligne une uniformité de la ville que les adultes tendent à ne plus réellement remarquer.

# Conclusion

Les villes jouent un rôle essentiel dans la *construction*, *l'appropriation* et la *reproduction* des normes et des identités. Dans le même temps, les villes sont le théâtre d'interactions sociales et de pratiques sexuellement différenciées (qu'elles soient dans l'espace domestique, l'espace public ou dans les mobilités quotidiennes).

Autrement dit, la ville produit le genre, et le genre produit la ville.

Aujourd'hui, on serait tenté de penser que les politiques publiques ont évolué et donnent aux femmes et aux minorités de genre une place comparable à celle des hommes cisgenres dans la conception de projets urbains, leur nature et leur destination.

Or, aucune politique publique ne pourra avoir d'effets sans la participation et l'adhésion des personnes concernées, ce qui nécessite de former largement les différents acteurs de l'urbain aux questions de genre, mais aussi de prendre conscience des effets du genre au quotidien dans la vie de chacun·e. Par cela, nous entendons ne plus être dans le déni du sexisme, de la transphobie, du racisme et de l'homophobie. Cela implique dans le même temps de faire disparaître l'idée hégémonique d'un "individu universel" pour qui la ville serait faite.

La ville d'aujourd'hui n'est pas accessible, praticable, jouable, lisible, accueillante, généreuse pour tous·tes. Nous revendiquons alors, par ces recherches menées que nous venons de vous livrer, et par ces mots nouveaux, bousculant les frontières de notre langage, un nouveau "droit à la ville", celui de percevoir, de concevoir et de vivre l'espace urbain par chacun·e d'entre nous : à première vue, rien de bien différent de la pensée décrite par Henri Lefebvre. Toute la nouveauté réside dans ce " · e " qui montre la multitude des identités qui ne peuvent et ne doivent plus être niées dans la ville d'aujourd'hui comme de demain.

# Bibliographie

- Albert Marie-Douce, “La ville est mâle faite”, Chronique pour *Le Moniteur*. 2016. URL: <https://www.lemoniteur.fr/article/la-ville-est-male-faite-chronique-par-marie-douce-albert.1389884>
- Centre Hubertine Auclert, Rapport: Femmes et espaces publics. Pour l'égalité entre les femmes et les hommes dans la rue, les transports et les espaces loisirs, 2018. URL: [https://www.centre-hubertine-auclert.fr/sites/default/files/documents/rapport\\_femmes\\_espaces\\_publics\\_fev2018\\_hyperliens.pdf](https://www.centre-hubertine-auclert.fr/sites/default/files/documents/rapport_femmes_espaces_publics_fev2018_hyperliens.pdf)
- Chetcuti-Osorovitz Natacha et Jean-Jacques Sarah. “Usages de l'espace public et lesbianisme : sanctions sociales et contournements dans les métropoles françaises”, Cahier de géographie du Québec Volume 62, Numéro 175, Avril 2018, p. 151–167
- Di Méo Guy, « Les femmes et la ville. Pour une géographie sociale du genre », *Annales de géographie*. 2012, (n°684), p 107-127. URL:https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2012-2-page-107.htm
- France Culture, “Être transgenre : un combat du quotidien pour fuir les violences transphobes”, 2019 URL : <https://www.franceculture.fr/emissions/le-reportage-de-la-redaction/etre-transgenre-un-combat-du-quotidien-pour-fuir-les-violences-transphobes>
- Gilow Marie et Lanoy Pierre. “ L'anxiété urbaine et ses espaces. Expériences de femmes bruxelloises “Les Annales de la recherche urbaine n°112, 2017, pp. 36-47
- Germa Marion. “La ville comme espace genré”. Entretien avec Maruéjols Edith dans *Observatoire du design urbain*. URL: <https://obs-urbain.fr/ville-espace-genre-entretien-edith-maruejols/>
- Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes. “Avis sur le harcèlement sexiste et les violences sexuelles dans les transports en commun” 2015
- Mairie de Paris. Guide référentiel : Genre et espace public. 2016.
- Mauss Marcel, *Les Techniques du Corps*, 1934

- Maruéjols-Benoit Edith. Mixité, égalité et genre dans les espaces du loisir des jeunes : pertinence d'un paradigme féministe. Géographie. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2014
- Raibaud Yves, « Durable mais inégalitaire : la ville », *Travail, genre et sociétés*. 2015, (n° 33), p. 29-47. URL <https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2015-1-page-29.htm>
- Raibaud Yves, *La ville faite par et pour les hommes*, Belin, 2015. ISBN: 2701195829
- Raibaud Yves. Loisirs des jeunes : du constat des inégalités filles garçons au "gender budgeting". *Loisirs Education - La revue de la JPA*, 2014, page 18 et 19.
- Site internet Genre et Ville. [Consulté en ligne Mars 2020].URL: <http://www.genre-et-ville.org/>